CONSIDÉRATIONS

N° 100.

MÉDICO-CHIRURGICALES

SUR LA MENSTRUATION ET LE CANCER DE L'UTÉRUS;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 11 mai 1827, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR CHARLES-FÉLIX GARASSE, de Boulogne,

Département du Pas-de-Calais;

Bachelier ès-lettres de l'académie de Paris; Membre de la société linnéenne d'histoire naturelle médicale de la même ville, et de la société clinique d'instruction médicale de la Faculté.

Longitudo vitæ non pendet tantùm à bono corporis habitu, sed etiam ex optimo usu sex rerum non naturalium : quæ si rectè dirigantur, diù vivimus, et incolumes. BAGLIVI.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1827.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL, *Examinateur.*
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils, *Suppléant.*
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT, *Examinateur.*
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Examinateur.* ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DÉSORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER, *Président.*
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Andral.	Gerdy.
Arvers.	Gibert.
Baudeloque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe, *Examinateur.*
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Payet de Courteille.
Devergie.	Rathbau, *Examinateur.*
Dubois.	Richard.
Dance.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier, *Suppléant.*
Gérardin.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Gage de piété filiale.

A MONSIEUR GARASSE,

MON ONCLE ET MON MEILLEUR AMI;

Maître en chirurgie à Hardinghen,

Daignez agréer ce premier fruit de mes travaux en médecine comme un faible gage de ma reconnaissance pour les nombreux services que vous m'avez rendus.

A MONSIEUR RÉCAMIER,

Chevalier de la Légion-d'Honneur; Professeur à la Faculté de médecine de Paris et au Collége royal de France; Médecin de l'Hôtel-Dieu; Membre de l'Académie royale de médecine et de plusieurs autres sociétés savantes, etc.

Hommage à ses vertus et à ses talens.

C.-F. GARASSE.

AVANT-PROPOS.

Frappé de l'influence de la menstruation sur la santé de la femme, du nombre et de la gravité des maladies qui émanent des altérations de cette fonction, je me suis déterminé à traiter cette matière d'une manière générale seulement, les bornes de ce travail et le peu de temps que j'ai à y consacrer ne me permettant pas d'entrer dans de plus longs détails.

CONSIDÉRATIONS

MÉDICO-CHIRURGICALES

SUR LA MENSTRUATION ET LE CANCER

DE L'UTÉRUS.

De la menstruation.

On entend par menstruation une excrétion sanguine qui a lieu par les organes génitaux de la femme; se renouvelle périodiquement, et dure pendant tout le temps qu'elle est apte à la reproduction de l'espèce. Cette excrétion est propre à toutes les femmes considérées dans les différentes races d'hommes auxquelles elles appartiennent. Des naturalistes modernes disent l'avoir observée sur des orangs, des singes, des chauve-souris, etc. *Linnée* rapporte que, dans son voyage en Laponie, il a observé des femmes qui n'avaient point été réglées, mais il ajoute qu'elles étaient restées stériles.

Quoi qu'il en soit, la menstruation peut être regardée comme le signe le plus certain de l'aptitude de la femme à concevoir sans qu'on puisse la regarder comme stérile, par cela même qu'elle n'est point réglée : en effet, *Fabrice de Hilden*, *Van-Swieten* et plusieurs

autres, nous rapportent des exemples nombreux de femmes qui n'ont jamais éprouvé l'évacuation menstruelle et qui sont devenues mères ; et, ce qui est bien plus digne de remarque, ce sont les observations rapportées par *Deventer* et *Baudelocque*, où nous trouvons l'histoire de plusieurs femmes qui n'étaient réglées que pendant leur grossesse.

L'époque à laquelle se manifeste la première éruption menstruelle, est non-seulement subordonnée aux différentes régions du globe et aux localités, mais encore elle est influencée par le tempérament et les habitudes du sujet ; cependant on peut dire, en thèse générale, que les jeunes filles sont réglées dans un âge d'autant moins avancé qu'elles habitent un climat plus chaud. L'histoire nous apprend que dans l'Inde, la Turquie et les pays méridionaux de l'Europe, les jeunes filles sont réglées dès l'âge de dix ans et même plus tôt ; c'est ainsi que Mahomet, au rapport de *Prideaux*, épousa Cadisja à l'âge de cinq ans, et à huit l'admit à sa couche nuptiale. Aux Maldives, les filles sont mariées à l'âge de huit ans. Un voyageur assure avoir vu aux Indes une fille de trois ans bien réglée, et dont les seins étaient bien développés ; elle accoucha à l'âge de cinq ans. (Encycl. méth., art. *règles.*) Les lois romaines permettaient aux filles de se marier à l'âge de douze ans, etc.

Dans les régions septentrionales, comme la Suède, le Danemarck, la Russie, etc., la menstruation est plus tardive, et ne se manifeste que vers l'âge de vingt ans ; mais aussi, par une heureuse compensation de la nature, ces femmes peuvent encore concevoir dans un âge avancé. J'ai vu à Moscou, dit le docteur *Duran* (Thèse 1816), lors du déplorable incendie qui consuma cette ville, une femme de soixante-trois ans qui portait son fils à la mamelle.

En France, les jeunes filles sont réglées vers l'âge de treize à quatorze ans : les filles qui sont d'un tempérament nerveux le sont plus tôt que celles qui sont dans des conditions opposées. La menstruation est aussi plus active chez les citadines, qui généralement mènent une vie oisive, s'exaltent l'imagination par des lectures érotiques, la

vue des objets voluptueux, fréquentent les bals et les spectacles, prennent une nourriture succulente, se livrent aux dangers de l'imagination, à des excitations lascives, des jouissances et des passions prématurées ; toutes ces causes accélèrent le moment des règles, font épanouir plus promptement les fleurs de l'amour et de la beauté; et à leur éclat éphémère succède une prompte vieillesse, qui n'est que trop souvent accompagnée des maladies les plus affligeantes et les plus difficiles à guérir : mais si, sous l'influence de ces modificateurs, la puberté se manifeste plutôt chez l'habitante des villes que chez la modeste villageoise, il est constant aussi que cette dernière est bien moins exposée aux maladies, qui sont le résultat des altérations de cette fonction.

Cette excrétion se renouvelle à des époques plus ou moins rapprochées : il y a des auteurs qui disent que la période de la menstruation est celle du mois lunaire; d'autres, parmi lesquels se trouve *de Haller*, pensent que c'est celle du mois solaire. Il y a des femmes chez lesquelles la menstruation est soumise à une période de quinze ou vingt jours ; chez d'autres, à celle de trente et même plus. *Linnée* rapporte qu'il a vu en Laponie des femmes qui n'étaient réglées qu'une fois l'année ; enfin, je pense qu'il serait impossible d'en fixer la période d'une manière irrévocable; puisque l'observation constate qu'elle est subordonnée au tempérament, aux localités et aux habitudes de l'individu : en général, l'écoulement dure de trois à huit jours, et la quantité de sang qui est alors excrétée peut être évaluée à trois ou quatre onces. Le plus ordinairement le flux sanguin est peu abondant le premier jour, il le devient davantage les deux jours suivans ; et enfin il va en diminuant jusqu'à cessation parfaite.

Plusieurs auteurs, au nombre desquels se trouvent de *Haller*, *Dionis*, et le docteur *Lavagna*, pensent que le sang des règles est dénué de fibrine et ne forme point de caillot; ils en ont donné entre autres preuves celle du sang amassé dans l'utérus des jeunes filles imperforées, et qui s'écoule après l'incision de la membrane qui le retenait, noirâtre et poisseux, n'est ordinairement pas coagulé. Cette

objection est de peu de valeur, si on considère que ce sang ayant abandonné les voies de la circulation, n'étant plus soumis aux lois de la vie et se trouvant dans une cavité insolite, dans laquelle il séjourne plus ou moins de temps, doit éprouver des changemens variés dans le rapport des principes qui le constituent. M. le professeur *Désormeaux*, dont l'autorité en médecine est pour nous d'un grand poids, pense que si le sang menstruel est, chez quelques femmes, dénué de fibrine, il ne l'est pas chez toutes.

Je ne m'arrêterai pas sur les prétendues propriétés vénéneuses que les anciens attribuaient au sang menstruel; je rappelerai encore moins les absurdités qu'ils ont débité à cet égard; je dirai seulement que pendant cette crise de la nature on doit suspendre tout rapport directe entre les sexes différens, et je citerai ce passage qu'on lit dans le Lévitique (cap. 20, vers. 18), *qui coicerit cum muliere in fluxu menstruo, et revelaverit turpitudinem ejus, ipsaque aperuerit funtem sanguinis sui, interficientur ambo de medio populi sui.*

Une fois que la menstruation est bien établie et que rien ne s'oppose à sa marche régulière, elle se renouvelle périodiquement, excepté pendant la grossesse et l'alaitement, et cesse avec la faculté de concevoir, c'est-à-dire vers l'âge de quarante-cinq ans; la santé est une conséquence du libre exercice de cette fonction, cette vérité signalée par tous les médecins, à fait dire à *Roussel*, « Sans la menstruation la « beauté ne naît point ou s'efface; l'ordre des mouvemens vitaux « s'altère, l'âme tombe dans la langueur et le corps dans le dépé- « rissement. »

Il y a dans cette fonction deux époques bien remarquables : dans la première, l'utérus, qui jusqu'alors était resté dans l'inaction, devient tout à coup un foyer de vie, qui par ses irradiations va influencer toute l'économie, la modifier et la tenir désormais sous une dépendance plus ou moins immédiate; dans la seconde, au contraire, il semble rentrer dans ce sommeil apparent où il était resté jusqu'à la puberté, et il cesse alors de remplir les fonctions qui lui étaient dévolues. Ces deux époques sont pour la femme deux centres qu'on peut

regarder comme des modificateurs qui impriment à l'économie toute entière le cachet de la santé ou le trouble des fonctions; en effet, l'observation journalière nous démontre que, sous l'influence de la puberté, on voit disparaître plusieurs maladies de l'enfance, des affections chroniques et rebelles à nos moyens thérapeutiques, telles que les scrophules, la teigne, la diathèse vermineuse, les symptômes de la phthisie, etc. Mais tous les individus ne sont pas ainsi favorisés de la nature; il en est qui passent cette période de leur vie sans avoir, pour ainsi dire, la conscience des grands phénomènes qui viennent imprimer une nouvelle marche à l'organisme; et si le plus grand nombre peut être rangé dans cette classe, combien n'en reste-t-il pas encore qui, après avoir passé les premières années de leur vie au milieu des charmes de la plus heureuse santé, voient se développer avec la puberté une foule d'accidens, dont il n'est pas toujours facile de préciser la durée et les suites. Dans la majorité des cas, la source de ces désordres se trouve dans les obstacles qui s'opposent à l'établissement des règles, et on peut les rapporter aux quatre chefs suivans :

1°. Le tempérament sanguin;

2°. Le tempérament lymphatique;

3°. Le tempérament nerveux;

4°. Les vices de conformation des organes génitaux.

1°. Le tempérament sanguin est caractérisé par une poitrine large et bien développée, un cœur volumineux, une respiration grande et facile, un pouls plein, fort et régulier, une taille élevée, une peau colorée, des yeux animés, une chaleur considérable et un appétit médiocre. Les mouvemens du corps sont faciles et prompts, la démarche fière et hardie; la chevelure épaisse, brune ou noire. Chez les individus doués d'un tel tempérament, les maladies sont le plus souvent inflammatoires, rapides dans leur marche et d'une résolution facile: lorsqu'il est porté à un plus haut degré, il constitue ce que l'on nomme communément *la pléthore*; il rend la menstruation difficile et tumultueuse: les propriétés vitales sont exaltées; les causes

les plus légères déterminent des phlegmasies, des congestions, la fièvre inflammatoire générale, etc. Ici la nature semble succomber sous le poids de ses propres forces. Si dans ces circonstances l'utérus devient le siége d'un état d'éréthisme fluctionnaire ou phlegmasique, et qu'il s'oppose à l'établissement du flux menstruel, on voit alors une congestion se déclarer dans un organe important à la vie; et, de tous les organes, c'est le poumon qui, en raison de sa vascularité, devient le plus souvent le centre vers lequel les forces de la vie semblent converger. Cet état fluctionnaire des organes de la respiration s'observe encore chez les femmes d'une constitution lymphatique, et dont les organes de la génération manquent du stimulus nécessaire pour remplir les fonctions qui leurs sont confiées. Il est de la plus haute importance de bien différencier ces deux états, puisque dans l'un et l'autre cas les causes morbifiques étant diamétralement opposées, les moyens thérapeutiques ne devront point être les mêmes, ce qui a fait dire au père de la médecine, *qui sufficit ad cognoscendum, sufficit quoque ad curandum.*

2°. Le *tempérament lymphatique* se reconnaît à la prédominance des vaisseaux blancs et à l'abondance du tissu cellulaire, qui donne aux membres ces contours gracieux que nous nous plaisons à rencontrer chez la femme. Les muscles ont peu d'énergie, et leurs saillies sont effacées; les glandes sont plus volumineuses, ce qui tient à l'accumulation du tissu cellulaire dans les interstices des globules qui les constituent; l'appareil circulatoire est peu développé et le sang moins riche en fibrine ; la chevelure est blonde, la peau blanche et parsemée de quelques taches rosées; les mouvemens du corps sont lents et les exercices pénibles. Si les individus chez lesquels on rencontre ce tempérament se livrent à quelque exercice prolongé où sont atteints de quelque maladie, on les voit en quelques jours passer de cet embonpoint apparent à une maigreur extrême. Les maladies que l'on rencontre le plus communément ici sont le scrophule, le rachitisme, les tumeurs blanches, les engorgemens glandulaires, la leucorrhée, l'aménorrhée, etc..... ; mais celle qui se présente le plus communément,

lorsque sous l'influence de ce tempérament les règles sont retardées dans leur marche, c'est, sans contredit, la chlorose ou pâles couleurs que *Cullen* range parmi les adynamies : cette maladie, aussi remarquable par la multiplicité des symptômes auxquels elle donne naissance que par l'état déplorable dans lequel elle plonge les jeunes vierges qui en sont atteintes, mérite toute l'attention du médecin.

3°. Le *tempérament nerveux* se rencontre chez les individus dont le corps est grêle et élancé, les muscles faibles et peu prononcés, la peau fine et d'une extrême sensibilité : l'encéphale est développé, les sensations vives, l'imagination s'exalte facilement, et les idées se succèdent avec rapidité; les fonctions se troublent aisément ou s'exécutent mal ; le sommeil est léger, et souvent troublé par des rêves; il y a une grande disposition pour les travaux du cabinet. Ici les maladies sont le plus souvent compliquées de symptômes cérébraux, et celles qui se développent le plus communément sont les convulsions, les névralgies et les névroses; parmi ces dernières l'hystérie est celle qui se rencontre le plus ordinairement chez les jeunes filles. « L'état « d'excitation précoce, dit le docteur *Gardien*, où se trouve le moral « chez elles, loin de faciliter l'évacuation menstruelle est propre à la « contrarier; les émotions variées qui les tourmentent réveillent, il « est vrai, les organes sexuels, y portent un feu encore inconnu ; « mais ceux-ci sont irrités spasmodiquement par ces secousses, qui « jettent chez elles les racines de l'hytérie et tous les désordres futurs « de la menstruation. On voit survenir à l'époque de la puberté les « anomalies nerveuses les plus étranges, et toutes les maladies qui en « dépendent. »

4°. L'absence absolue de l'utérus se rencontre rarement, cependant *Morgagni* nous cite l'exemple d'une femme sans matrice. *Lieuteau* parle d'une femme sans ovaires et sans matrice. *Haller* rapporte l'histoire d'une femme qui n'avait jamais été réglée, et dont la matrice fut trouvée très-petite à l'ouverture du cadavre. L'orifice utérin peut être oblitéré et donner lieu à la rétention du sang dans la cavité de l'organe. *Vinerus*, dans son livre intitulé des *Prestiges du démon*,

parle de deux filles, l'une de Cologne, l'autre de Montpellier, dont le col de la matrice était entièrement oblitéré. Le vagin peut ne point communiquer avec la matrice, ou bien ses parois peuvent adhérer entre elles, et alors ce vice peut être congénial ou acquis, son orifice externe peut être oblitéré en totalité ou en partie, ce dernier cas est le plus commun. Quand l'occlusion est complète, elle a lieu aux dépens de la membrane hymen. Alors le sang menstruel s'accumule dans les cavités de la matrice et du vagin; le ventre se tuméfie, augmente de volume; d'autres symptômes se manifestent, de sorte qu'on pourrait croire à une grossesse si on se contentait d'un examen superficiel : mais le médecin attentif aura soin, avant de porter son jugement, de toucher la malade; et si l'occlusion a lieu aux dépens de l'hymen, qui s'oppose au passage du sang, il reconnaîtra l'obstacle à une tumeur obronde, faisant saillie entre les grandes lèvres; quelquefois même la fluctuation y sera manifeste. Par ce moyen le diagnostic étant établi, l'indication deviendra facile à saisir, et il suffira de pratiquer une incision longitudinale sur cette membrane, et de la dériger dans le sens du grand diamètre de la vulve. Si le liquide ne coulait pas après l'ouverture faite à l'hymen, on chercherait à en déterminer la cause. *Ruisch* rapporte qu'ayant emporté la première membrane, il en existait encore une seconde placée plus profondément, et l'ayant ouverte, le sang s'écoula.

Tels sont, en partie, les accidens qui peuvent se présenter à l'époque de la puberté. Il me reste à tracer l'influence que la seconde époque ou âge critique peut avoir sur l'économie de la femme.

Fothergill, dans son livre intitulé *Conseils aux femmes* de quarante-cinq à cinquante ans, dit : « plusieurs femmes n'éprouvent aucune al-
« tération dans leur santé après l'époque de la vie que nous appel-
« lons *âge critique*, quelques-unes même semblent reprendre une
« nouvelle vigeur. C'est ainsi que l'on voit des complexions frêles et
« délicates, ou singulièrement affaiblies par des évacuations co-
« pieuses, se trouver bien après la cessation absolue des règles; mais

« toutes, malheureusement, ne jouissent pas d'un pareil avantage. »
La cessation des règles s'opère quelquefois d'une manière régulière et progressive, d'autre fois elle est accompagnée d'accidens plus ou moins graves. Dans le premier cas, l'écoulement sanguin diminue à chaque période jusqu'à cessation parfaite. Dans le second, il est sujet à des anomalies dans ses périodes, sa durée et sa quantité. Tantôt il est plus fréquent, plus abondant et de plus longue durée que de coutume; tantôt il se montre à peine, dure quelques heures seulement, et met beaucoup plus de temps à parcourir ses périodes.

Les maladies qui sont propres à cette époque de la vie de la femme sont ou locales ou générales; les premières ont leur siége dans l'utérus ou ses annexes; les secondes sont celles qui s'observent dans les autres parties du corps. Parmi ces dernières on peut ranger celles qui avaient tourmenté les femmes avant la puberté, qui avaient disparu sous l'influence des changemens qui s'étaient opérés à cet âge, mais qui viennent, dans ce dernier moment de crise, reparaître avec une nouvelle violence.

M. le professeur *Récamier* nous a rapporté plusieurs observations de ce genre, et entre autres celle d'une jeune fille de quatorze ans, atteinte de phthisie pulmonaire bien constatée, et dont la maladie était jugée des plus graves, chez laquelle ont vit disparaître tous les symptômes morbides sous l'influence d'une menstruation heureuse. Mariée peu de temps après, elle devint mère de plusieurs enfans, passa toute l'époque de la fécondité sans éprouver le moindre dérangement dans sa santé; mais à peine l'époque critique fut-elle arrivée qu'elle se plaignit de ressentir des douleurs dans la poitrine; on ausculte cette cavité, et on reconnaît tous les symptômes qui caractérisent la phthisie au second degré. (Lec. orales du 27 février 1826.)

Les maladies les plus fréquentes sont le gonflement inflammatoire des articulations, les affections rhumatismales, les éruptions cutanées, les hémorrhoïdes, l'hématémèse, l'hémoptysie; des céphalalgies, des pesenteurs de tête, des éblouissemens, des tintemens d'oreilles; la circulation elle-même est souvent troublée; les malades

se plaignent de palpitations, d'étouffemens, de syncopes, etc. Dans la plupart des cas tous ces désordres conduisent à la mort, si l'art ne vient les combattre ; le plus souvent ils sont le résultat de la pléthore qui se manifeste à cet âge, et dont le mécanisme me paraît facile à expliquer. En effet, l'économie de la femme ayant contracté l'habitude de former une quantité de sang donnée dans un espace de temps limité (espace qui sépare les époques des règles), l'excédant de la quantité de sang qui a servi à réparer les pertes du corps, ayant coutume d'être porté au dehors au moyen de l'utérus qui lui livre passage, la femme se débarasse par là de la surabondance du sang qui pourrait déterminer des désordres si elle n'était excrétée ; mais si tout à coup la matrice, soit naturellement, soit par un état pathologique quelconque s'oppose à l'évacuation menstruelle, et si la sanguification s'opère comme de coutume, il est évident qu'il se déclarera un état de pléthore qui, oscillant en quelque sorte entre les organes, viendra se fixer sur celui qui sera le plus susceptible d'être influencé ; de là les différentes maladies que j'ai signalées plus haut, et dont la marche sera d'autant plus prompte et la terminaison d'autant plus fâcheuse que l'organe affecté remplira des fonctions plus importantes à la vie. Alors la première indication qui se présente consiste dans l'emploi de saignées générales, sur lesquelles on doit spécialement insister, afin de prévenir les congestions : si déjà elles se sont manifestées, on y adjoindra les autres moyens thérapeutiques et hygiéniques que la médecine prescrit en pareil occurrence ; mais, après avoir satisfait aux premières indications, le médecin devra chercher à déterminer la cause prochaine de la maladie, et à s'assurer s'il a affaire à la cessation critique ou à une suppression accidentelle des menstrues : cette distinction est d'autant plus importante qu'elle trace au médecin la conduite qu'il doit tenir dans le traitement de ces maladies, et dans de telles circonstances toute erreur peut conduire aux résultats les plus graves. Dans les hôpitaux, nous n'avons que trop souvent l'occasion d'y rencontrer des femmes qui viennent implorer lessecours de l'art pour des maladies, qui, devenues incurables,

font le désespoir du médecin. L'analyse d'une observation que j'ai recueillie dans les salles de l'Hôtel-Dieu en donne la preuve. La nommée Caroline ***, âgée de trente-quatre ans, d'un tempérament sanguin, journalière de profession, fut réglée à l'âge de quatorze ans, et parvint à sa vingt-deuxième année sans éprouver de dérangemens notables dans sa santé, lorsqu'à cette époque elle vit, pour la première fois, ses membres pelviens se tuméfier, son ventre augmenter de volume, ressentit quelques douleurs dans le bassin, la région lombaire et les cuisses. Depuis ce temps sa menstruation fut sujette à quelques anamolies, tantôt l'écoulement sanguin était plus considérable, tantôt il était moindre. Ces accidens se renouvelèrent plusieurs fois, et la malade, conseillée par des personnes étrangères à l'art de guérir, prit des purgatifs, des vomitifs et d'autres médicamens dont les noms lui sont inconnus: cette médication aggrava les accidens au lieu de rétablir la santé, au mois de janvier 1826, elle fut prise d'une hémorrhagie utérine qui l'affaiblit beaucoup, et depuis cette époque les règles cessèrent de paraître. Dans les premiers jours de février ses douleurs se renouvelèrent avec une nouvelle force, les membres pelviens doublèrent de volume, un léger écoulement blanchâtre s'établit par les parties génitales, et d'autres désordres qui se manifestèrent en même temps l'engagèrent, le 19 février 1826, à entrer à l'Hôtel-Dieu, où elle fut placée dans la salle Saint-Lazare, n°. 18, et offrit à l'observation les capillaires de la face très-injectés, l'abdomen et les membres abdominaux très-tuméfiés, l'appareil digestif sans douleurs même à la pression, point d'appétit; diarrhée depuis trois jours; le pouls plein, dur et accéléré; la respiration gênée; le poumon gauche hépatisé, le droit crépitant. En portant le doigt sur l'utérus, qui est le siége de quelques douleurs vagues qui augmentent par la pression, on reconnaît que le col est entr'ouvert, qu'il est plus long et plus dur que dans l'état normal; il s'écoule par le vagin un liquide d'un blanc jaunâtre peu abondant. On fit administrer à cette malade un looch blanc avec addition de dix grains de nitrate de potasse, et pratiquer une saignée du bras. Le jour suivant nous la trouvons dans un mei-

leur état, on continue le looch et le nitre, et on ajoute un bain. Le 21 de février les accidens reparurent avec une nouvelle intensité, s'aggravèrent de plus en plus, et firent succomber la malade, dix jours après son entrée à l'hôpital. A l'ouverture du cadavre, nous trouvâmes des lésions organiques très-étendues, et en même temps très-anciennes; le poumon gauche était hépatisé, le droit ne l'était qu'en partie; l'épiploon était racorni, revenu sur lui-même et d'une texture granulée; quelques ulcérations, du diamètre de deux lignes, existaient vers l'orifice pylorique; on voyait çà et là le long du tube intestinal des plaques d'un rouge-brun, et dans ces endroits la muqueuse était ramollie; les ganglions mésentériques étaient granulés et très-volumineux; la substance du foie était homogène, dure, non granulée et de couleur jaune; la rate était très-dense, mais de volume et de couleur ordinaire. La matrice avait un volume double de celui qui lui est naturel; son tissu était dur, sa couleur rouge à l'extérieur, blanchâtre à l'intérieur; la cavité de cet organe était le siége d'une sécrétion dont le produit était un fluide de couleur jaune-citrin qui en tapissait les parois.

Cette observation nous démontre que cette femme était depuis long-temps atteinte d'une métrite chronique, que cette inflammation, réagissant sur toute l'économie, y a déterminé les altérations pathologiques que nous avons trouvées à l'ouverture du corps; qu'il aurait été possible de les prévenir si, dans le principe de la maladie, on avait employé des moyens thérapeutiques capables de combattre la métrite et de rétablir la régularité de la menstruation.

Les maladies locales ou utérines sont pour la plupart les métrites, les hémorrhagies utérines, la leucorrhée; les collections sanguines, acqueuses ou vésiculaires formées dans la cavité de la matrice; les polypes de l'utérus et du canal vulvo-utérin; les tumeurs fibreuses et le cancer, dont je me propose de tracer l'histoire; mais avant de décrire cette maladie, je vais exposer quelques règles sur la conduite que les femmes doivent tenir à cette époque de leur vie.

La saignée et les doux purgatifs conviennent spécialement aux femmes

d'un tempérament sanguin et pléthorique qui étaient copieusement réglées : elles doivent manger peu et prendre beaucoup d'exercice.

Les femmes d'un tempérament lymphatique devront s'abstenir de la saignée et des purgatifs; elles pourront user d'alimens succulens et d'un vin généreux pris avec modération ; elles retireront un grand avantage des frictions sèches et d'un exercice modéré.

Les femmes d'un tempérament nerveux feront usage de légers antispasmodiques, de bains, de lavemens, etc. Elles devront s'abstenir des alimens farineux, qui développent des flatuosités, auxquelles elles sont habituellement très-sujettes.

Les femmes qui dès leur jeunesse ont été tourmentées par des éruptions cutanées, des ophthalmies, des engorgemens glanduleux, etc., et chez lesquelles ces différentes affections ont disparu sous l'influence de la puberté, et au moment où leurs menstrues sont devenues régulières, devront avoir recours à un cautère ou à tout autre exutoire, comme pouvant prévenir beaucoup de maladies.

En général, les femmes qui approchent de l'âge critique devront se soumettre à un régime assez sévère, préférer les végétaux aux substances animales, et surtout à celles qui sont fortement épicées; faire usage de laitage, de fruits, de viandes blanches fournies par les jeunes animaux, etc. On proscrira de la table les poissons de toute espèce, qui, comme le dit *Tourtelle*, excitent les organes génitaux et portent aux plaisirs de l'amour. Elles devront fuir l'usage habituel du café, du thé, des vins stimulans, et enfin de toute boisson, soit alcoholique, soit aromatique. Elles devront habiter la campagne, se livrer à un exercice modéré, éloigner d'elles tout ce qui est susceptible de réveiller des passions érotiques ou augmenter les terreurs et les regrets que leur état inspire, en un mot, la tranquillité d'âme leur est surtout nécessaire.

Du cancer de l'utérus.

Le cancer de l'utérus est une maladie aussi redoutable par l'intensité des douleurs qui l'accompagnent que par la triste fin où elle conduit ses malheureuses victimes. Cette maladie ne s'observe pas chez la jeune fille : elle se rencontre rarement chez l'adulte ; mais elle se déclare presque toujours vers l'âge critique. Aussi *Dionis* a-t-il observé que, sur vingt femmes qui en sont attaquées, quinze au moins le sont entre quarante-cinq et cinquante ans.

Causes. Les causes qui peuvent déterminer le cancer utérin sont assez obscures ; cependant les métrites aiguës ou chroniques, mal traitées, paraissent lui donner naissance dans le plus grand nombre des cas. Les autres causes, qu'on peut regarder comme secondaires, sont les anomalies de la menstruation, le tempérament lymphatique ou nerveux, une sensibilité extrême de l'utérus, la répercussion d'une dartre qui se fixe sur son col, les irritations locales, les avortemens, les manœuvres imprudentes pendant l'accouchement, la présence d'un pessaire, les jouissances précoces ou trop multipliées, les maladies syphilitiques, l'abus des injections irritantes ou répercussives, pour faire cesser des écoulemens blénorrhagiques ou leucorrhoïques, etc. M. le professeur *Richerand* a observé à l'hôpital Saint-Louis, que, sur quarante-sept femmes affectées de cancer de l'utérus, onze avaient joui du commerce des hommes avant la puberté, sept à l'époque même de cette révolution critique ; que le plus grand nombre avait été stérile ; que d'autres avaient éprouvé plusieurs avortemens, et presque toutes de violens chagrins. *Roderic-à-Castro* a remarqué que le mauvais usage des chaufferettes dont les femmes se servent en hiver avait produit plusieurs cancers de la matrice. Enfin, cette maladie peut être le résultat de l'action de tous les agens capables d'exciter, soit directement, soit indirectement, l'organe utérin.

Symptômes et marche de la maladie. Les symptômes diffèrent selon qu'on observe la maladie parcourant sa première ou sa seconde période : dans le premier cas, les règles deviennent plus fréquentes et plus abondantes chez les femmes qui sont encore réglées, et semblent se rétablir chez celles qui ont dépassé l'âge critique ; tantôt l'écoulement sanguin devient continuel ; d'autres fois il se présente sous l'aspect d'une ménorrhagie effrayante. Dans les intervalles qui séparent les époques, la malade rend par les parties génitales un fluide d'un blanc jaunâtre, mêlé de stries de sang, peu consistant et d'une odeur fétide.

Jusqu'alors la maladie est restée locale ; la femme n'accuse qu'une sensation de pesanteur dans les lombes, des fourmillemens aux parties internes des cuisses, des picotemens dans la région intrà-pelvienne. Si on porte le doigt sur l'orifice utérin, on le trouve dilaté, dur dans quelques endroits, ramolli dans d'autres, bosselé, tuméfié et saignant au moindre contact. M. le professeur *Boyer* regarde cette dernière circonstance comme plus propre à caractériser le cancer que les douleurs lancinantes elles-mêmes. Le cancer est alors à l'état de squirrhe, et peut y rester plus ou moins de temps ; mais, le plus souvent, au bout de cinq ou six mois, des ulcérations se manifestent, les douleurs augmentent, deviennent lancinantes, la suppuration s'établit, et avec elle la seconde période de la maladie. Ici, la femme s'ébranle au moral comme au physique ; son embonpoint disparaît ; sa peau prend une teinte cuivreuse ; les fonctions se troublent de plus en plus ; le pouls devient faible et petit ; le col utérin se désorganise ; le mal gagne le fond de l'organe ; le vagin, la vessie et le rectum sont eux-mêmes désorganisés ; les matières fécales et l'urine sortent par le vagin et se mêlent à l'écoulement devenu plus abondant, plus fétide et de couleur noirâtre ; la diathèse cancéreuse s'établit, et les malades succombent aux progrès du marasme et des accidens colliquatifs. En même temps que ces désordres se manifestent, les douleurs deviennent plus lancinantes et insupportables. Déjà, depuis long-temps, la locomotion a été impossible ; la femme a été obligée de garder le lit,

d'où elle invoquait la mort, qui devait mettre un terme à la maladie déplorable qui l'arrachait à la vie.

Jusqu'ici j'ai représenté le cancer siégeant sur le col de la matrice, passant de l'état squirrheux à celui d'ulcère ; c'est aussi sous cette forme que la maladie se présente le plus souvent ; mais il peut arriver que l'ulcération soit primitive, et donne ensuite naissance à un véritable cancer. Il faut prendre garde alors de confondre ces ulcères avec les chancres vénériens qui disparaissent sous l'influence d'un traitement antisyphilitique, et qui pourraient en imposer si on négligeait les circonstances commémoratives. M. *Cullerier*, dont la science déplore la perte récente, a guéri, par l'usage du mercure, des ulcères vénériens du col utérin qui duraient depuis plusieurs années, et avaient déterminé plusieurs symptômes d'ulcères cancéreux. (*Lagneau*, Traité des malad. vénér.)

La maladie peut aussi commencer par le corps de la matrice, lui faire prendre assez de volume pour qu'il puisse être palpé dans la région hypogastrique. *Ambroise Paré* le vit égaler celui de la tête. La pression qu'on exerce sur lui est très-douloureuse; le col est peu déprimé, peu ou point altéré dans sa texture ; les pertes utérines varient pour la fréquence et la quantité, et font quelquefois succomber la malade. L'utérus détermine une sensation de pesanteur sur le rectum, de là des envies fréquentes d'aller à la selle ; quelquefois il y a une constipation opiniâtre, d'autres fois une diarrhée qui affaiblit la malade et avance le moment de la mort. La matrice, comprimant également le col de la vessie, irrite cet organe, provoque l'émission de l'urine, qui ne peut avoir lieu qu'avec difficulté ; de là, rétention de ce liquide. A ces symptômes se joignent ceux qui sont propres au cancer du col et beaucoup d'autres, que je passe sous silence. Cette maladie, d'après les relevés de MM. *Breschet* et *Ferrus*, n'offre point une marche identique dans les différens âges de la vie ; aiguë et rapide chez les jeunes femmes, elle est au contraire chronique et lente chez celles qui touchent à la vieillesse; et, chose remarquable, cette marche tient le milieu quand l'individu est au terme moyen des années.

Autopsie. Si, pour mettre en évidence le siége de la maladie, on divise les symphyses pubienne et sacro-iliaques, on trouve le vagin engorgé, épaissi, dur et comme cartilagineux; il peut être plus ou moins détruit par les progrès de l'ulcération, l'utérus est plus ou moins désorganisé. Le tissu cellulaire qui avoisine les organes contenus dans le bassin est squirrheux; la désorganisation peut aller plus loin encore; la matière encéphaloïde envahir tous les tissus, les convertir en une masse homogène, et rendre méconnaissable les restes de l'utérus, de la vessie, du rectum et des ovaires; tout est alors confondu : des fusées de pus recouvrent les parties, répandent une odeur insupportable et si pénétrante, que l'opérateur en est encore incommodé longtemps après l'opération. La femme pouvant succomber pendant le cours de la maladie, soit aux hémorrhagies utérines qui sont alors si fréquentes, soit à toute autre cause, il est facile de voir que les altérations pathologiques devront varier selon que la mort arrivera à telle ou telle époque de la maladie.

Diagnostic. M. le professeur *Récamier* a rendu un signalé service à la science, en faisant connaître un instrument dont l'utilité est incontestable, non-seulement pour découvrir les altérations de cet organe, mais encore pour porter sur lui, sans intéresser les parties environnantes, les caustiques et les autres agens thérapeutiques; je veux parler du *speculum uteri* : à l'aide de cet instrument, on peut constater par la vue l'état du col, et lever les doutes qui resteraient après le toucher; on voit que la couleur des parties peut passer du rouge pâle au rouge violet et livide, sans qu'il existe d'ulcérations; on peut constater des ulcérations qui ne pouvaient l'être par le toucher; enfin la vue, le toucher et les circonstances antécédentes et concomitantes à la maladie serviront de concert à établir le diagnostic. On devra s'attacher à ne pas confondre les chancres vénériens avec les ulcères cancéreux. Ces derniers, dit le docteur *Béclard*, sont légers, superficiels, ressemblant à des excoriations, à des aphtes; ou bien ils sont profonds, sordides, rongeans, cancéreux, fistuleux, etc. Leur forme et très-irré-

gulière, et lors qu'on veut les connaître par le toucher, on ne sent que des tubercules, les uns durs, d'autres molasses, plus ou moins considérables; des sinuosités et une chaleur mordicante extrêmement grande. (*Béclard*, thèse 1802.)

Si la maladie commence par le corps de l'organe, il est possible que beaucoup des symptômes soient inappréciables ou très-obscurs, même quand elle a déjà faits de grands progrès; alors le diagnostic présente de grandes difficultés. Je n'ai pas à parler du diagnostic différentiel; une connaissance exacte des maladies avec lesquelles on pourrait confondre celle qui nous occupe suffira pour prévenir l'erreur; il est bon toutefois de noter qu'il peut arriver que le col soit plus développé que dans l'état naturel, quoiqu'il ne soit pas le siége de la maladie; cette disposition, que M. *Lallemand* a signalé le premier, pourrait, dans certains cas, en imposer pour un engorgement squirrheux du col utérin, et faire commettre une erreur de diagnostic.

Dans les cas difficiles on aura soin de ne pas négliger l'inspection de la face et de ses traits, qui sont d'un grand secours pour juger de l'existence de la maladie. *Hippocrate* en connaissait toute la valeur, et les a exposé dans son Traité du prognostic.

Prognostic. De toutes les maladies qui affligent l'espèce humaine, il n'en est point dont le prognostic soit plus fâcheux que celui du cancer utérin : cependant les exemples de guérison ne sont pas rares, et on pourrait en compter un bien plus grand nombre si les femmes ne réclamaient les secours de l'art qu'au moment où la maladie a déjà fait des progrès plus ou moins considérables.

Traitement. On peut diviser le traitement en préservatif et en curatif. Le premier consiste à prévenir et à éloigner toutes les causes qui pourraient déterminer la maladie; ici nous ne pouvons établir que des règles générales; c'est ainsi que, si une femme nous consulte aux approches de l'âge critique, qu'elle soit pléthorique, qu'elle accuse des

irrégularités dans la menstruation, qu'on supçonne quelque prédisposition au cancer, on aura soin de pratiquer le toucher pour constater l'état de la matrice; si on trouve l'organe à l'état normal, on se contentera de pratiquer la saignée du bras, on prescrira une alimentation d'une digestion facile, un exercice modéré, etc. Ces moyens suffiront dans la majorité des cas; mais s'il se manifeste d'autres symptômes, on les combattra par les moyens appropriés, de sorte que si on reconnaît une aménorrhée, une leucorrhée, une métrite, etc., on fera le traitement de ces maladies. Si la femme est d'une constitution faible, on se bornera à la saignée locale, qui agira comme dérivative; on fera des applications de ventouses ou de sangsues sur les lombes, aux parties internes et supérieures des cuisses; on emploiera tous les moyens capables d'empêcher le sang de se porter vers l'organe de la génération et d'y déterminer une congestion. *Hippocrate* conseille dans ces circonstances d'appliquer des ventouses aux seins, et regarde ce moyen comme propre à prévenir les ménorrhagies.

Si on rencontre par le toucher un engorgement du col ou des ulcérations, qu'il existe un écoulement fétide, des douleurs lancinantes et les autres signes qui servent à caractériser le cancer, la médecine offrira des moyens variés pour combattre la maladie; les uns appartiennent à la pathologie interne, les autres sont du domaine de la chirurgie.

La maladie, une fois bien caractérisée, ne peut guérir sous l'influence des médicamens pris à l'intérieur; les antispasmodiques et les narcotiques produisent cependant de bons effets; on peut également prescrire avec avantage les injections poussées dans le vagin, faites avec une solution d'opium ou une décoction de tête de pavot, de belladone, de ciguë; il en est de même des bains de siége, etc. M. le professeur *Alibert* conseille, pour arrêter les progrès de la maladie, des douches ascendantes et très-multipliées. *Albertinus* dit qu'il a guéri des cancers de l'utérus par l'usage du camœpitys. *Morgagni* rapporte que *Valsalva* parvint à guérir des cancers de l'utérus par des saignées au nombre de quatre par année, deux au printemps et deux

en automne. M. *Treille* a publié, dans le quatrième volume des Annales de la Médecine physiologique, plusieurs observations de cancers qui ont cédé à l'emploi combiné des antiphlogistiques et des narcotiques. Ne serait-il pas permis d'élever quelques doutes sur la véritable nature des maladies dont ces auteurs nous ont tracé l'histoire? Ne s'en seraient-ils pas laissé imposer par des métrites chroniques, qui peuvent simuler la maladie qui nous occupe?

Cautérisation. De temps immémorial les caustiques furent employés pour la guérison du cancer; mais on doit s'en servir avec beaucoup de réserve. *Pibrac*, dans son Mémoire sur l'emploi du sublimé corrosif, rapporte que cette substance, employée par un charlatan, donna lieu à un empoisonnement subit, et détermina chez un autre une salivation considérable (Mém. de l'Acad. de chirurg., t. 4). Ici le *speculum uteri* est d'un grand avantage; avec lui, on peut voir la partie sur laquelle on opère; il remplit l'office d'un conducteur, et préserve les parties voisines de l'action du médicament. Les caustiques qu'on emploie à cet effet sont très-nombreux; mais celui auquel on doit donner la préférence, c'est sans contredit le nitrate de mercure, qui, de l'avis de M. *Récamier*, préserve des bubons, qui sont souvent déterminés par les autres agens de cette nature. Si on voulait en même temps déterminer l'écoulement des règles, on pourrait employer le nitrate d'argent, que M. *Lisfranc* regarde comme un puissant emménagogue.

Compression M. *Récamier* est le seul qui ait employé la compression pour guérir le cancer utérin. Dans trois cas d'engorgemens de l'utérus avec élancemens et caractères ulcéreux, une compression méthodique lui a rendu des services inattendus; c'est par ce moyen que nous lui avons vu guérir plusieurs malades atteintes d'engorgemens chroniques des seins avec des caractères cancéreux. Ce célèbre praticien doit faire paraître, dans un travail dont il s'occupe, le résultat de ses observations sur les maladies cancéreuses.

Amputation, L'extirpation de l'utérus est une opération des plus graves, qui depuis long-temps a été pratiquée un grand nombre de fois pour des cas différens, tels que le prolapsus, l'inversion et le cancer utérin. *Ætius* et *Paul d'Égine* la conseillent pour le prolapsus de la matrice, lorsque ce viscère est devenu putride et gangréneux. *Beauhin* rapporte dix-neuf exemples d'amputations totales ; *Schenk de Grafenberg* en rapporte un plus grand nombre (*Hist. med, rari.*). Dans un cas rapporté par *Ambroise Paré*, une femme opérée fut guérie, mais succomba trois mois plus tard à une péripneumonie. On trouva à l'ouverture du corps une substance celluleuse à la place de la matrice. Le docteur *Sauter* professe qu'on ne doit amputer cet organe que pour les cas de squirrhes ou de cancer ; il ajoute cependant que l'opération peut être indiquée dans plusieurs maladies incurables de l'utérus, qui sont la cause de grandes souffrances, et menacent directement la vie des malades.

La plupart des observations rapportées par les anciens étant incomplètes, les praticiens de nos jours pensent qu'ils s'en sont souvent laissé imposer ; que plus d'une fois, disent MM. *Breschet* et *Ferrus*, en amputant la matrice, on a cru n'extirper qu'un polype, et bien plus souvent on n'a arraché qu'un polype en croyant enlever la matrice, ou bien on n'a que faiblement intéressé l'organe. Quoi qu'il en soit, MM. *Marjolin* et *Récamier* ont pratiqué avec succès, dans le mois d'octobre 1825, l'amputation totale de la matrice pour une tumeur de forme cylindroïde longue de trois pouces sur un pouce environ de diamètre, bosselée et ulcérée dans toute sa surface, d'une teinte brunâtre et couverte d'une suppuration très-fétide, non saignante, mais très-douloureuse au toucher, à base large et implantée à la partie inférieure de la matrice. Ils employèrent une ligature double qui traversa, au moyen d'une aiguille courbe les parois du vagin, un pouce au-dessus de la matrice, celle-ci étant entraînée au dehors de la vulve. On exerça d'abord une constriction lente et graduée, afin, comme le dit M. *Récamier*, d'échapper aux accidens

de l'étranglement. Vingt-neuf jours après l'opération, les serre-nœuds, les ligatures et l'utérus tombèrent. Le *speculum*, introduit dans le vagin, fit voir que déjà la plaie marchait vers la cicatrisation.

Il est un point d'anatomie pathologique très-important à connaître, et dont la découverte est due à M. *Bayle*. Cet auteur ayant constaté, par un grand nombre d'ouvertures de cadavres, que, dans l'ulcère commençant de la matrice, le tissu de cet organe était sain à deux ou trois lignes au-dessus de l'altération, a proposé l'emploi de la pâte arsénicale dont on se sert pour les *noli me tangere* de la face. M. *Lisfranc* professe, d'après ses propres observations, que le vagin s'insère sur le col de la matrice dans l'étendue de sept lignes en devant, et de six en arrière; d'après cette disposition, on peut pratiquer l'amputation partielle de l'utérus dans l'étendue de près d'un demi-pouce, sans craindre de léser le péritoine. Si, à cette remarque de M. *Lisfranc* on joint celle qui est propre à M. *Bayle*, on pourra avec sécurité enlever toute la partie malade quand elle aura son siége sur le col de l'organe.

Osiander paraît avoir pratiqué le premier l'amputation partielle du col utérin. Il enlevait la partie malade, soit avec le bistouri, soit avec des ciseaux; il facilitait l'opération en abaissant l'utérus au moyen d'anses de fil passées dans l'organe; ou bien il introduisait deux doigts dans sa cavité pour servir de conducteur à l'instrument tranchant. Il pratiqua vingt-trois fois cette opération depuis l'an 1801 jusqu'en 1816. Il rapporte qu'aucune des malades opérées n'est morte des suites de l'opération. Toutes guérirent d'abord, et quelques-unes ne succombèrent qu'au bout d'un an ou même plus tard à des accidens tout autre que ceux de l'opération, comme à l'apoplexie, à l'hydropisie, etc.; ou bien le mal ayant récidivé tout à coup sous l'influence d'une nouvelle cause suivit une marche rapide et irrésistible, qui se termina par la mort. (Méd. chir., Zeitungvon, Satzburg.) *Rust*, *Graaf*, *Paletta* et plusieurs autres, s'en occupèrent après lui. En France, M. le professeur *Dupuytren* l'a pratiquée un grand nombre de fois, et a obtenu plusieurs guérisons. Depuis peu

de temps, M. *Lisfranc* a fait plusieurs amputations partielles du col utérin, et a obtenu les plus heureux résultats. Pour pratiquer cette opération, ce chirurgien se conduit à peu près de la manière suivante : la malade est couchée comme pour l'opération de la taille; l'opérateur, placé entre les cuisses de la femme, écarte de la main gauche les grandes lèvres, introduit mollement, de la main droite, le *speculum uteri* dans le vagin; le col de la matrice se présente au fond de l'instrument. La main gauche saisit alors le *speculum*, tandis que de la droite l'opérateur saisit fortement le col de l'utérus au moyen d'une airigne double; il tire ensuite le *speculum*, puis amène doucement la matrice à l'orifice du vagin en tirant peu à peu sur le manche de l'airigne; il prend alors un bistouri courbe sur son tranchant, le place sous le col et l'incise d'arrière en avant. L'hémorrhagie qui suit cette opération est ordinairement peu considérable et exige rarement le tamponnement. M. *Lisfranc*, loin de s'opposer à une hémorrhagie modérée, la regarde, au contraire, comme capable de prévenir les inflammations qui peuvent se déclarer à la suite de l'opération. Les malades que nous lui avons vu opérer accusèrent à peine quelques légères douleurs pendant ou après l'opération. A la suite de l'amputation du col, il se forme une cicatrice sur la solution de continuité, et l'utérus continue à remplir ses fonctions. Une femme, entre autres, opérée par M. *Lisfranc* il y a environ un an, devint enceinte peu de temps après, eut une grossesse heureuse, et un accouchement plus prompt et moins douloureux que ceux qui l'avaient précédé.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Quæ medicamenta non sanant, ea ferrum sanat. Quæ ferrum non sanat, ea ignis sanat. Quæ verò ignis non sanat, ea insanabilia existimare oportet. *Sect.* 8, *aph.* 6.

II.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1, *aph.* 6.

III.

Quibus in urinâ arenosa subsident, illis vesica calculo laborat. *Sect.* 4, *aph.* 79.

IV.

Mulieri in utero gerenti si mammæ ex improviso graciles fiant, abortit. *Sect.* 5, *aph.* 37.

V.

Posticâ capitis parte dolenti, recta in fronte vena secta juvat. *Ibid.*, *aph.* 68.

VI.

Apoplectici autem fiunt maximè, ætate ab anno quadragesimo usque ad sexagesimum. *Sect.* 6, *aph.* 57.